

Groupe d'études « La philosophie au sens large »

Animé par Pierre Macherey

17/01/2007

Idéologie : le mot, l'idée, la chose (11)

Langue, discours, idéologie, sujet, sens : de Thomas Herbert
à Michel Pêcheux

« Les froids espaces de la sémantique recèlent un sujet brûlant. »
(M. Pêcheux, *Les vérités de La Palice*, p. 27)

Thomas Herbert et Michel Pêcheux sont une même personne qui, de 1966 à 1983, a publié, d'abord sous le premier nom, qui est un pseudonyme, puis sous son vrai nom, et fort souvent en collaboration avec d'autres, - il avait un sens extrêmement poussé du travail collectif, et était un exceptionnel animateur d'équipes de recherche -, de nombreux écrits tournant autour des problèmes du langage, qui ont débouché sur l'ouverture d'un nouveau domaine d'études, la théorie du discours, encore travaillé aujourd'hui par des chercheurs que continue à soutenir la forte inspiration heuristique dont il a été la source. Il n'est pas aisé de caractériser sa démarche, qui, bravant les orthodoxies régnantes, a joué à fond la carte de la transdisciplinarité, et a constamment procédé d'échanges avec des spécialistes venus d'horizons différents, avec lesquels, dans un climat permanent de discussion, il parvenait à établir une relation forte de complicité, dont il nourrissait sa réflexion personnelle en même temps que, lui-même inlassable créateur d'idées, il relançait la leur dans des directions nouvelles. Michel Pêcheux, qui était chercheur au CNRS, a donné au mot « recherche », et à la référence dynamique qui en soutient la signification, sa portée la plus forte, ce qui l'a amené, en vue d'aller toujours plus loin dans l'exploration du champ d'investigations qu'il avait élaboré, et dont il n'a cessé de déplacer les limites, de revenir sans cesse sur ses précédentes avancées théoriques en vue de les réviser, et donc à récuser, voire à renier, avec une vigilance critique jamais en défaut, ses hypothèses de départ, comme emporté par l'élan d'une marche prospective, on pourrait même parler d'une épuisante fuite en avant, que seule la fin de sa vie devait interrompre : entraîné dans l'aventure de la théorie, - et ne pouvant voir la théorie autrement que comme une aventure -, c'était quelqu'un qui, à tous les sens de l'expression, brûlait les étapes, au besoin en faisant le vide, et en éliminant, avec une radicalité qui étonne rétrospectivement, les traces de ses productions antérieures, comme par exemple les premiers écrits qui portaient la signature de Thomas Herbert, qu'il a disqualifiés sans appel en raison des « erreurs idéalistes » que, comme il l'a déclaré plus tard, ils comportaient, et qui, cependant, relus à distance, se révèlent toujours porteurs d'une puissance de stimulation, typique de la grande époque du « structuralisme » et du climat d'agitation intellectuelle qui, avec des hauts et des bas, caractérisait celle-ci, et fait contraste avec l'ambiance de calme plat, voire de grave dépression, qui règne actuellement.

Les écrits de Michel Pêcheux, et en particulier les deux ouvrages centraux que sont *Analyse automatique du discours* (Dunod, 1979) et *Les vérités de La Palice, Linguistique, Sémantique, Philosophie* (éd. Maspéro, collection Théorie, 1975), ne sont pas de lecture aisée, en raison du mélange des genres qu'ils pratiquaient systématiquement, en prenant le risque calculé du débordement de manière à provoquer un bouillonnement de pensée apte à déplacer les limites, à « faire bouger les choses », pour reprendre une formule qui revenait très souvent dans la bouche et sous la plume d'Althusser, dont, durant très longtemps, Michel Pêcheux n'a cessé de se réclamer, en particulier en reprenant à son compte la thèse de l'interpellation

idéologique du sujet en vue d'éclairer à sa lumière les problèmes du « discours », qui constituait son objet principal. On a une bonne idée de l'ensemble de cette démarche et de ses décalages internes en consultant le long texte de présentation « (Re)lire Michel Pêcheux aujourd'hui », que Denise Maldidier a placé en tête du recueil de textes, *L'inquiétude du discours, textes de Michel Pêcheux*, qu'elle a fait paraître en 1990 aux Editions des Cendres, texte exhaustif d'une exemplaire lucidité qui se conclut par les considérations suivantes :

« La construction théorique, dont *Les vérités de La Palice* désignent le point extrême, a poussé aux limites la réflexion sur la matérialité du sens. En tentant de penser, dans la langue, les mécanismes de l'assujettissement idéologique, elle porte une atteinte décisive au sujet maître de son discours. La radicalité même de la position crée un déchirement irréversible. De là, sa difficulté à se faire entendre. Il fallait sans doute que la théorie fût construite pour que sa dé-construction produisît des éclats, des questionnements. Le parcours de Michel Pêcheux a déplacé quelque chose. D'un bout à l'autre, ce qu'il a théorisé sous le nom de « discours » est le rappel de quelques idées aussi simples qu'insupportables : le sujet n'est pas la source du sens ; le sens se forme dans l'histoire à travers le travail de la mémoire, l'incessante reprise du déjà-dit ; le sens peut être traqué, il échappe toujours. A cause de Michel Pêcheux, le *discours*, dans le champ français, ne se confond pas avec son évidence empirique ; il représente une forme de résistance intellectuelle à la tentation pragmatique. Cette pensée continue à travailler dans certaines recherches sur le discours. Au-delà de la linguistique, elle a permis l'ouverture de pistes nouvelles en histoire, en sociologie, en psychologie, partout où on a affaire à des textes, où se produit la rencontre de la langue et du sujet. » (p. 89)

Le défaut de Pêcheux, c'est si on peut dire, au lieu de manquer d'idées, d'en avoir eu trop, d'avoir toujours été en avance d'un pas sur lui-même et sur les autres, ce qui explique aussi le caractère extrêmement polémique de sa démarche qui, du début jusqu'à la fin, a combattu simultanément sur deux fronts, en luttant contre les deux tentations inverses et complémentaires du formalisme et du subjectivisme ou du psychologisme : d'où la tension qui, sans jamais se relâcher, l'anime de bout en bout, en entretenant l'ambition de tout remettre en question, y compris ses propres acquis, pour entreprendre de rebâtir sur le champ de ruines qu'il s'était ingénié à fabriquer, comme poussé par une intention destructrice, sorte d'instinct de mort, qui est peut-être, sur un plan personnel, le trait qui l'apparente le plus à Althusser.

Etant impossible de reprendre dans le cadre d'une étude limitée la totalité du parcours extrêmement riche de Michel Pêcheux, avec ses avancées et ses repentirs, qui en dessinent l'envergure d'ensemble et font ressortir le bougé théorique qui en est la marque propre, on se contentera de revenir sur deux points précis, en vue d'essayer de réfléchir sur leur articulation : la théorie des deux formes de l'idéologie avancée par Thomas Herbert, et la mise en place de la notion de discours dans *La vérité de La Palice*, sur des bases empruntées simultanément à la philosophie, à la linguistique, à la théorie des formations sociales (à laquelle était reprise à nouveau la notion d'idéologie) et à la psychanalyse.

Thomas Herbert, le nom de guerre que Michel Pêcheux s'était choisi pour signer ses premières interventions dans le domaine de la théorie, est l'auteur de deux textes qui ont paru dans les *Cahiers pour l'analyse*, où étaient publiés les travaux du Cercle d'épistémologie de l'E N S, et dont le Conseil de rédaction comprenait A. Grosrichard, J. A. Miller, J.C. Milner et F. Regnault, auxquels s'est ajouté par la suite A. Badiou : « Réflexions sur la situation historique des sciences sociales et, spécialement, de la psychologie sociale » dans le n° 2 daté de mars-avril 1966, qui avait pour titre général « Qu'est-ce que la psychologie ? », et était ordonné autour de la republication d'une conférence donnée sous ce titre dix ans plus tôt par G. Canguilhem ; et « Pour une théorie générale des idéologies » dans le n° 9 daté de l'été 1968, qui avait pour titre général « Généalogie des sciences » et s'ouvrait sur la « Réponse au cercle d'épistémologie » dans laquelle Foucault concentrait des thèses développées par

ailleurs dans *L'archéologie du discours*. Ces deux textes développent une réflexion générale autour du problème de l'idéologie, dont se dégage principalement l'idée qu'il est possible de distinguer deux formes de l'idéologie, idée d'un grand intérêt dans la mesure où elle apporte un début de réponse à l'objection souvent portée contre la notion d'idéologie, à laquelle sont reprochés communément sa « massivité » et son caractère « fourre-tout ». Thomas Herbert proposait des hypothèses permettant d'articuler théoriquement la notion d'idéologie et d'en différencier les modalités de fonctionnement, donc de dégager le rôle complexe que celle-ci joue à l'intérieur d'une formation sociale, ce qui justifie que ces hypothèses puissent être aujourd'hui reprises en considération.

Étaient ainsi jetées les bases d'une théorie générale, non de l'idéologie, mais des idéologies, et le pluriel que comporte cette formulation est révélateur du problème dont cette théorie générale devait préparer la solution. Si on s'installe à un point de vue pragmatique, on se trouve confronté à la pluralité des formes prises par l'idéologie, en tant qu'idéologie religieuse, juridique, morale, artistique, politique, voire même philosophique ou scientifique, donc en rapport avec la diversité des contenus auxquels est appliqué un traitement idéologique ; et l'on sait que Marx, lorsqu'il a renégoié au milieu du XIXe siècle les conditions de l'exploitation de cette notion, s'est autorisé à effectuer la transposition, périlleuse dans son principe, de résultats obtenus dans le cadre de l'analyse de l'idéologie religieuse, analyse dont le modèle avait été fourni par Feuerbach, sur d'autres terrains, d'abord de la politique, puis de l'économie, ce qui supposait implicitement que l'idéologie intervient transversalement à ses manifestations particulières. Qu'est-ce qui permet de rassembler des modalités d'exploitation idéologique de la réalité aussi différentes que le droit, la morale, l'art, la religion, etc., sous un même concept d'idéologie, en présupposant que l'idéologie est de même nature et conserve une même forme lorsqu'elle s'applique à ces différents contenus ? Pour répondre à cette question, Thomas Herbert proposait dans son premier texte de réarticuler la notion d'idéologie à celle de pratique, ce qui était la condition pour distinguer des formes d'idéologie : les idéologies ne tombent pas du ciel déjà toutes faites, mais se développent en continuité avec des pratiques sociales préexistantes dont elles récupèrent les effets de manière à les refaçonner dans le cadre qui les constitue en propre. Or ces pratiques, auxquelles les formes idéologiques reprennent leur contenu, sont fondamentalement de deux ordres : elles sont soit des pratiques techniques soit des pratiques politiques, et c'est cette distinction qui permet de différencier ce que Thomas Herbert appelle des idéologies de type A, situées dans le prolongement de pratiques techniques, et des idéologies de type B, situées dans le prolongement de pratiques politiques. A son point de vue, l'objectif premier d'une théorie générale des idéologies devrait être de penser la différence entre ces deux classes d'idéologie, en vue de comprendre comment elles interviennent complémentaires et/ou concurremment dans la reproduction d'une formation sociale donnée :

« Les contenus idéologiques existent en continuité avec les pratiques technique et politique : le secret qui entoure l'idéologie, et que nous nous proposons d'examiner, a donc quelque chose à voir avec les pratiques elles-mêmes, dans leur développement propre et dans leurs rapports réciproques. » (Cahiers pour l'analyse, 2^e édition des volumes 1 et 2, p. 146)

Par pratiques techniques, il faut entendre la transformation de matières premières naturelles par le travail humain qui s'appuie sur l'utilisation d'instruments prenant la forme de la main, de l'outil ou de la machine : ces pratiques ont affaire, au sens propre, à des objets, même si ces objets ne sont pas donnés mais produits en vue de satisfaire des besoins, idée que Thomas Herbert développe en avançant à la suite d'Aristote que

« la technique a une structure téléologique externe : elle vient remplir un besoin, un manque, une demande qui se définit en dehors de la technique elle-même ». (p. 147)

L'intervention des pratiques techniques s'inscrit donc dans une structure en extériorité, ce qui fait d'elles des réponses à des demandes sociales déterminées, en fonction desquelles elles provoquent le réel à répondre aux questions qu'elles lui posent en effectuant une « réalisation du réel », entendons par là le découpage d'objets pertinents en vue de la mise en place de cette relation question-réponse. Or, en même temps que cette relation est mise en place, émergent des idéologies d'un type particulier :

« La remarque que nous avons faite en commençant, à savoir que la pratique technique et l'idéologie technique étaient en continuité (appartenaient au même processus) semble bien se vérifier : nous avons constaté en effet que la nécessité de répondre à une demande sociale induisait chaque pratique technique à poser ses propres questions au réel de telle manière qu'elle réalise son réel propre comme un système cohérent relativement autonome ; il suffit alors que, dans certaines circonstances, la demande de la pratique sociale soit « refoulée » pour que la pratique idéologique sur fond technique puisse se libérer ; la « réalisation du réel » peut alors fonctionner librement, sous la forme d'une transformation idéologique du « réel » rencontré par la pratique technique, en fournissant une mesure de ce réel primitif, par un discours qui le réduit à son image idéologique. » (p. 150)

L'idéologie telle qu'elle apparaît dans le sillage d'une pratique technique résulte du fait que la réponse apportée par la technique a été isolée de la demande sociale à laquelle elle correspond, et fait l'objet d'un discours autonome où elle existe « à l'état libre », comme expression directe et globale de la réalité, sans qu'il soit tenu compte des conditions restrictives de « réalisation du réel » sur lesquelles s'appuie la pratique technique, ce qui a pour conséquence que des assertions présentant un caractère partiel acquièrent une portée globale. Thomas Herbert prend pour exemple de ce type de production idéologique l'alchimie :

« La pratique technique de transformation des éléments naturels avait pour fonction de répondre à des demandes telles que la distillation (des parfums et des alcools), les mélanges et les décantations (des émulsions colorantes) et la fusion des métaux. La réalisation technique du « réel » chimique fut effectivement opérée par des praticiens : autour des opérations techniques de transformation se constitua spontanément un corpus de règles opératoires transmises d'une génération à l'autre, dont le contenu idéologique s'organisa. Or il advint que les conditions faites par la pratique sociale à cette transmission, en autorisant et exigeant le secret, développèrent deux types de discours superposés isolés l'un de l'autre : tandis que le premier gardait pour fin la transmission (en langage technique « ordinaire ») des procédés courants de la teinture, de la distillation, etc., le second se « décollait » de la demande en articulant les mêmes opérations précédemment énumérées en une Histoire génétique des Eléments et de leurs composés, aboutissant à une science secrète du Réel chimique, exprimée en symboles cryptographiques. Cette « science » n'était en fait qu'une idéologie technique à l'état libre : elle devenait « inessentielle » à l'égard de la pratique sociale, et planait comme un nuage au-dessus du réel et des transformations qui l'affectent : les vrais alchimistes savaient que seule la Terre a la puissance de réaliser le Grand Œuvre, et que l'homme doit patiemment attendre en modérant sa hardiesse. Même lorsqu'elle prétendait agir, l'Alchimie se plaçait en réalité au point de vue interprétatif qui « dit le réel », le point qui « toujours déjà-là » parle pour dire ce qui est, comme si le réel lui-même parlait. Certes la symbolique du Grand Œuvre a pu alimenter des idéologies politiques – ceci nous le verrons n'a rien d'étonnant – mais elle n'était pas intrinsèquement nécessaire à la pratique politique, à l'intérieur du tout social : un monarque devait avoir à sa cour des juristes et des prêtres, il pouvait avoir un alchimiste. » (p. 150)

Une idéologie technique prend donc appui sur des procédures matérielles de production qu'elle rejette au second plan en vue de proposer, à leur place, une interprétation globale du réel censée valoir par elle-même, « comme si le réel lui-même parlait », d'une voix dématérialisée, étant suspendue la relation qui l'unissait au départ aux pratiques effectives dont cette expression est issue : elle procède à une théorisation générale de l'expérience qui

évacue progressivement la possibilité d'un contrôle de l'expérience sur la théorie, ce qui est la condition pour qu'elle puisse s'épanouir de manière illimitée sur le plan qui lui est propre.

De nature toute différente est la production idéologique qui se développe sur fond de pratiques politiques : au lieu d'exister à l'état libre, dans la figure d'une interprétation de la réalité, elle existe à l'état contraint, retenue par les conditions d'une intercommunication permanente entre des agents sociaux, ce qui l'oblige à s'adapter à des exigences sans cesse renouvelées, dans le contexte propre au régime de l'opinion, qui fonctionne en cycle fermé, coupé de toute exigence de transformation de la réalité matérielle, et répond à un autre type de demande sociale. En effet, l'objet des pratiques politiques, ce sur quoi celles-ci agissent en vue de le transformer, ce sont les rapports sociaux entre les hommes et non des choses appartenant à une réalité extérieure sur laquelle il soit permis de porter à distance un regard théorique. Dans ces conditions, la relation question-réponse, qui structure toute pratique, revêt une forme originale, dans la mesure où les positions imparties aux termes de cette relation sont, dans le cas des pratiques politiques, en permanence réversibles, ce qui lui ôte le caractère d'une structure téléologique externe : si la pratique politique répond à une demande sociale, c'est en retravaillant une demande sociale préalable qui constitue, si on peut dire, sa matière première, d'où un cercle, où tous les points se présentent à la fois comme des demandes et comme des réponses à une demande, de telle manière qu'il devient impossible de distinguer objectivement les plans sur lesquels se tiennent questions et réponses. Alors, l'idéologie ne se situe plus dans le prolongement de la pratique dont elle propose une interprétation, mais elle intervient mêlée à cette pratique, qui devient, au sens fort de l'expression, une pratique interprétative, dont l'instrument privilégié est le discours, c'est-à-dire ce qui donne sa forme à l'interprétation : agir en politique, c'est donner une nouvelle interprétation de ce qui est déjà-là, et essayer de faire passer cette interprétation dans les faits, ce qui n'a rien à voir avec les procédures propres à l'idéologie technique. Les pratiques politiques collent en effet tellement à leur objet qu'elles ne peuvent prendre aucune distance par rapport à lui :

« Qu'est-ce à dire, sinon que ces pratiques qui, à leurs divers niveaux, ne peuvent fonctionner qu'en produisant la réponse à leur propre demande ..., qui, par conséquent, sont par nature à l'état libre qui caractérise l'idéologie, se situent à une distance nulle de la pratique politique qu'elles alimentent et qui ne se soutiendrait pas sans elles ? Dans la mesure où c'est par elles que se formule la commande sociale à l'intérieur de la pratique politique, on comprend que ces idéologies n'ont aucunement le caractère flottant et inessentiel d'un nuage, comme celles que nous avons rencontrées dans la pratique technique, mais la nécessité essentiellement liante d'un ciment qui maintient le tout en place : voilà pourquoi les juristes et les chanoines sont nécessaires et les alchimistes n'existent qu'à titre contingent dans le même tout complexe donné ; dans la pratique politique, l'idéologie est la puissance qui travaille. » (p. 153)

Alors que l'idéologie technique s'éloigne toujours un peu plus de la base objective sur laquelle elle s'est appuyée au départ, l'idéologie politique est à elle-même son propre objet, qu'elle constitue en le transformant, au cours d'un processus interminable qui la ramène sans cesse à elle-même, ce qui fait qu'elle est pratique de soi, à l'intérieur d'un champ qu'elle sécrète entièrement en retravaillant ses productions antérieures sans rapport à une extériorité réelle. Dans un tel cas de figure, l'idéologie n'est plus l'effet de la dérivation d'une pratique, elle-même arc-boutée à un domaine objectif de réalités matérielles, mais elle est cette pratique même dans laquelle elle est de part en part investie, et dont elle ne peut en conséquence être séparée : dans le premier cas, on a affaire à un discours sur des choses, dans le second à un discours sur du discours, d'où la référence à une réalité objective a été complètement effacée.

Les deux métaphores du nuage et du ciment utilisées par Thomas Herbert en vue de faire comprendre ce qui distingue les deux formes de l'idéologie, qui ne fait plus alors l'objet d'une tentative de différenciation sur le seul plan de son contenu, sont extrêmement parlantes.

L'idéologie-nuage, qui se situe au plus loin et qui vaticine, a coupé les amarres à la réalité matérielle à laquelle elle a emprunté son contenu, ce qui lui permet de théoriser librement, à volonté, sans risque de se voir opposer un démenti extérieur, sans l'empêcher d'ailleurs d'exploiter la référence à un réel fantasmé, qu'elle a recréé par le moyen de son langage propre. L'idéologie-ciment, qui joue au contraire sur la proximité, puisqu'elle reste étroitement jointe à la matière qu'elle transforme, et qui communique, se situe sur le même plan que la réalité à laquelle elle se confronte, en se développant sous la forme d'une pratique qui fabrique elle-même son autre, un autre dont, du même coup, elle ne peut plus se séparer, et sur lequel elle a une point de vue directement pratique, qui fait l'économie d'un recul théorique ou du moins en annule les effets. Cette distinction peut faire penser à celle installée par Benveniste entre les deux modes d'énonciation que sont le récit, relation distanciée, et le discours, parole impliquée (cf. *Problèmes de linguistique générale*, chap. 19) : le premier prend la forme d'un propos impersonnel, dans lequel « les événements paraissent se raconter eux-mêmes », indépendamment de toute relation à un narrateur, ce qui est bien sûr une fiction, alors que le second comporte un va-et-vient permanent entre le contenu énoncé et ce qui donne à l'énonciation sa source, son « sujet », à tous les sens du mot. L'idéologie technique, qu'on pourrait aussi appeler idéologie théorique, serait un récit, qui se déroule en marge ou plane au-dessus du domaine de réalité auquel il se rapporte ; alors que l'idéologie politique, qu'on pourrait aussi appeler idéologie pratique, ne relâche jamais la nécessité, assumée consciemment ou inconsciemment, d'intervenir sur son « réel », qu'elle s'est complètement approprié, ce qui la dispense de lui reconnaître aucun caractère d'extériorité ou d'hétérogénéité, et lui confère cette allure « engagée » que récuse l'autre forme d'idéologie, qui se présente au contraire comme détachée. C'est pourquoi la première forme d'idéologie est, comme on l'a dit, « libre », alors que la seconde est « contrainte », dans la mesure où elle est constamment ramenée aux conditions de la demande pour laquelle elle formule en les verbalisant des réponses, réponses qui sont elles-mêmes des demandes appelant de nouvelles réponses, et ainsi de suite à l'infini.

Selon Thomas Herbert, - c'est en vue de parvenir à cette conclusion qu'il a mis en place cette distinction entre deux formes idéologiques -, les sciences sociales, et probablement les sciences humaines en général, se constituent sur le fond de telles idéologies contraintes, intriquées à des pratiques sociales dont elles épousent les évolutions et dont elles bouchent les trous, alors que les connaissances se rapportant au monde matériel se développent sur le fond d'idéologies libres, ce qui amène à poser le problème de la coupure épistémologique de manière différente dans l'un et l'autre cas, comme il l'explique dans le second de ses textes publiés dans les Cahiers pour l'Analyse, où est précisée

« la distinction entre les idéologies de type A à propos desquelles s'exerce une résistance locale (une idéologie tente de passer pour une science, d'en produire les effets et d'en recueillir les bénéfiques) et les idéologies de type B dont la résistance est structurellement liée à la structure de la société comme telle où elles jouent le rôle de ciment. » (Cahiers pour l'Analyse 9, diffusion Seuil, été 1968, p. 75)

En d'autres termes encore, les idéologies de type A, idéologies théoriques, retravaillent à leur façon un matériau qui se tient sur le plan propre aux forces productives, alors que les idéologies de type B, idéologies pratiques, ont pour champ d'application les rapports sociaux de production, ce qui change tout :

« L'idéologie, en tant qu'on la réfère au procès de production, apparaît comme le processus original par lequel des concepts opératoires techniques, ayant leur fonction première dans le procès de travail, sont détachés de leur séquence opératoire et recombinaisonnés en un discours original... L'autre face du processus, à savoir les rapports sociaux de production, permettent d'assigner à l'idéologie la fonction d'un mécanisme produisant et conservant les différences nécessaires au fonctionnement des rapports sociaux de production dans la société de classe, et avant tout la « différence » fondamentale : travailleurs/non travailleurs. On peut donc dire

que l'idéologie a ici pour fonction de faire reconnaître aux agents de la production leur place à l'intérieur de celle-ci. » (p. 77)

À quoi il faut ajouter que, dans la réalité, ces deux formes ne fonctionnent jamais indépendamment l'une de l'autre, mais dans le cadre de complexes idéologiques à l'intérieur desquels l'une ou l'autre occupe une position dominante, suivant un dosage exposé à être renégocié en permanence, dans un contexte où on n'a jamais affaire à de la théorie pure ni à de la pratique pure, mais à des mixtes théorico-pratiques pris dans la tension entre ces deux pôles entre lesquels ils réalisent un équilibre plus ou moins stable ou précaire.

Pour restituer cette tension, Thomas Herbert introduit une nouvelle distinction entre ce qu'il appelle la forme empirique de l'idéologie et sa forme spéculative :

« L'effet de connaissance idéologique A renvoie à la forme empiriste de l'idéologie, dont le noyau central est la production d'un ajustement entre une « signification » et la « réalité » qui lui correspond... L'effet de connaissance idéologique B renvoie à la forme spéculative-phraséologique, dont le noyau central est la cohérence des rapports sociaux de production sur le modèle d'un discours articulé qui détient en transparence la loi d'ajustement des sujets entre eux...

Si nous reprenons les définitions qui viennent d'être données de la forme empirique et de la forme spéculative de l'idéologie, nous constatons une propriété structurale qui est sans doute de la plus grande importance, à savoir que la forme empirique concerne la relation d'une signification et d'une réalité, cependant que la forme spéculative concerne l'articulation de significations entre elles, sous la forme générale du discours. Pour user de termes importés de la linguistique, on dira que la forme empirique de l'idéologie met en jeu une fonction sémantique – la coïncidence du signifiant avec le signifié –, cependant que sa forme spéculative met en jeu une fonction syntaxique – la connexion des signifiants entre eux. » (p. 78-79)

Un peu plus loin, en vue d'affiner le modèle repris à la linguistique dont il se sert pour caractériser l'opposition entre les deux formes de l'idéologie, Thomas Herbert avance que la première, qui se développe en référence à une réalité extérieure à laquelle elle doit s'ajuster, ou du moins donner les apparences de le faire, en procédant à la substitution d'un signifié à un signifiant, est de type métaphorique, alors que la seconde, qui porte son réel en soi, et en déroule au fur et à mesure les relations intrinsèques, sans jamais s'écarter du plan où elle produit ses effets en procédant à la connexion de signifiants entre eux, est, en raison de ce caractère auto-référentiel, de type métonymique : la première se sert du langage pour signaler, la seconde pour effectuer des opérations à caractère institutionnel et social. Ceci a pour conséquence que les idéologies de type A évacuent la question du sujet, dans la mesure où elles se donnent pour but manifeste de tenir un discours objectif sur la réalité, alors que les idéologies de type B sont astreintes à la nécessité d'effectuer une position de sujet, autrement dit remplissent centralement une fonction sociale d'assimilation ou d'intégration :

« Si nous appliquons sur la question qui nous occupe l'énoncé que J. Lacan formule à des fins (partiellement) différentes – à savoir : « Le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant » - nous discernons que la chaîne syntaxique des signifiants assigne au sujet sa place en l'identifiant à un certain point de la chaîne (le signifiant, dans lequel il se représente), et que ce mécanisme de l'identification différentielle n'est autre que « l'effet de société » dont les dissymétries trouvent ici leur cause. Nous avancerons le terme de métonymie, avec les connotations qu'il reçoit dans la recherche épistémologique actuelle (connexion du signifiant au signifiant) pour désigner l'effet par lequel les « sujets » sont pris dans l'organisation syntaxique signifiante, qui leur donne leur statut de sujet, au sens juridique du terme, c'est-à-dire comme supports de droits et de devoirs dans lesquels s'opère l'identification. On voit que le processus métonymique peut rendre compte à la fois de la mise en place des sujets dans la structure syntaxique et de l'oubli de cette mise en place par le mécanisme d'identification du sujet à l'ensemble de la structure, permettant la reproduction de celle-ci. » (p. 82-83)

Au moment où Thomas Herbert faisait paraître « Pour une théorie générale de l'idéologie » dont ces lignes sont extraites, l'article d'Althusser sur « Idéologie et appareils idéologiques d'état » exposant la théorie de l'assujettissement idéologique, qui devait

constituer une référence essentielle pour les recherches ultérieures de Michel Pêcheux, n'avait pas encore été publié : mais l'hypothèse de la distinction entre les deux formes de l'idéologie allait déjà dans ce sens, sur des bases empruntées à la fois à la théorie des formations sociales, à la psychanalyse et à la linguistique.

Après avoir donné une sommaire présentation des résultats auxquels aboutissaient les recherches de Thomas Herbert, qui le conduisaient pour finir à interpréter ces résultats à l'aide de catégories empruntées à la linguistique, intéressons-nous à présent à la démarche de Michel Pêcheux dans *Les vérités de La Palice*, ouvrage publié en 1975, qui, lui, prend pour point de départ des problèmes repris à la linguistique, ce qui va le conduire à cibler ses investigations théoriques sur un objet particulier, le « discours », qui occupe les marges ou les bords du domaine conquis par la linguistique, dès lors que, suite à la rupture saussurienne, elle a acquis le caractère d'une science : or Michel Pêcheux n'a jamais remis en cause le principe de cette rupture, dont il s'est seulement autorisé à renégocier les conséquences à sa façon. Saussure fait de la linguistique une science en lui assignant pour objet d'étude la langue, comme système invariant de signes, qui dispose formellement de sa nécessité propre, indépendamment des conditions diverses de son utilisation par ce qu'on appelle communément le langage, qui se sert de la langue pour communiquer : or la langue, prise en elle-même, ne communique pas, ou plutôt ne se définit pas par une fonction de communication du type de celle que, traditionnellement, la philosophie assigne au langage, et c'est précisément parce qu'elle peut être considérée formellement en tant que telle, indépendamment du processus de la communication, donc indépendamment de la référence à un contenu donnant son objet à la communication, qu'elle fait l'objet d'une étude rigoureuse. Le prix à payer pour constituer la linguistique en discipline scientifique, en la dissociant d'une philosophie du langage, était très élevé, dans la mesure où était relégué au second plan, et du même coup rendu problématique, tout ce qui relève du sens, pris en charge par une discipline annexe, la sémantique, à propos de laquelle a été dès le départ posée la question de savoir si elle relève ou non de la linguistique, si elle appartient à son champ, ou lui est extérieure, ce qui aurait pour conséquence de la faire relever d'une autre approche, par exemple d'une approche logico-philosophique. D'où la question : où situer les recherches de la sémantique dans l'espace intermédiaire entre la langue, étudiée par la linguistique, et le langage, étudié par la logique et la philosophie ? Le pari de Michel Pêcheux a été d'assigner à ces recherches un plan qui ne soit ni celui de la langue, ni celui du langage, mais celui du discours, avec ses modalités propres de fonctionnement, qui mettent en jeu un déterminisme historico-social dont les effets se croisent ou interfèrent avec ceux produits par les mécanismes de la langue et par les jeux du langage, productifs d'effets de sens repérables et analysables. C'est sur la base des processus discursifs ainsi spécifiés que peut être finalement repensée l'idéologie, elle-même productrice de l'effet-sujet, en tant qu'elle est articulée aux mécanismes du discours producteurs d'effets de sens. Ainsi se trouve mise en place la chaîne langue-discours-idéologie-sujet-sens, qui constitue le cadre dans lequel Michel Pêcheux replace la question de l'idéologie, de manière à la soustraire au primat de l'analyse de contenu, généralement employée en vue de caractériser sa nature, et à donner la priorité aux problèmes de forme, ce qui était déjà le souci de Thomas Herbert : il s'agit en d'autres termes de comprendre que le contenu n'a pas l'exclusivité de la matérialité, mais qu'il y a aussi une certaine matérialité de la forme, ce qui peut être considéré comme l'un des principaux acquis pouvant être retenus de la démarche structuraliste.

La tactique utilisée par Michel Pêcheux, qui aimait pratiquer les voies étroites et n'avait pas peur des risques, a consisté à prendre appui sur des problèmes linguistiques, signalés par certaines particularités grammaticales de la langue, en vue de procéder à partir de là à un débordement de la sphère linguistique, pour arriver à rejoindre la région où joue la

forme discours dont dépend le fonctionnement de l'idéologie, sur des bases comme on vient de le dire formelles. C'est ce qui justifie que *Les vérités de La Palice* débute abruptement par un chapitre consacré aux constructions de phrases où interviennent des subordonnées relatives, sous les deux formes que peuvent prendre les relatives selon qu'elles sont explicatives ou déterminatives. Dans la phrase, « Dieu, qui est tout puissant, est bon », la relative « qui est tout puissant », joue un rôle explicatif car il appartient à la définition de Dieu d'être tout puissant ; alors que dans la phrase « César, qui a franchi le Rubicon, l'a fait de sa propre initiative », la relative « qui a franchi le Rubicon » est déterminative, dans la mesure où il reste possible de concevoir que César ait pu prendre la décision contraire, du moins si on s'en tient à la définition traditionnelle de la volonté selon laquelle elle est la faculté d'affirmer ou de nier sans être définitivement lié à l'une ou l'autre de ces options contraires. Les grammairiens, comme les auteurs de la *Grammaire de Port-Royal*, font couramment cette distinction entre relatives explicatives et relatives déterminatives, à laquelle il est possible en conséquence d'attribuer le statut d'un fait de langue. Mais si on se place à un autre niveau que celui de la langue proprement dite, cette distinction se brouille, et le message transmis par les phrases citées en exemple cesse d'être évident : pour un philosophe comme Leibniz, la relative « qui a franchi le Rubicon », rapportée à César, n'est pas déterminative mais explicative, dans la mesure où, selon lui, il appartient de toute éternité au concept de César de prendre une telle initiative, de la même façon qu'il appartient au concept de Dieu d'être tout puissant ; ou plus exactement elle est tout autant déterminative qu'elle est explicative, car, si, effectivement, en vertu de la nécessité rationnelle de son concept qui définit sa position à l'intérieur du meilleur des mondes possibles et fait de lui « le » César qu'il est, et non un autre César qui aurait agi différemment, César devait inévitablement prendre la décision de franchir de Rubicon et non la décision inverse, il reste que, cette décision, il l'a prise en vertu de sa volonté libre, et non en y ayant été contraint par une cause extérieure à sa nature, comme par exemple une miraculeuse Providence qui aurait dirigé ses actes en sous-main en le manipulant à son insu, ce qui a pour conséquence qu'était laissée jusqu'au bout ouverte la possibilité qu'il ne franchisse pas le Rubicon, décision qu'en vertu de sa pleine et entière initiative il n'a pas prise. Prenons un autre exemple : dans le recueil des *Pensées* de Pascal, on peut lire la phrase « Quelle vanité que la peinture qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire point les originaux ! » (éd. Lafuma, 40), à propos de laquelle on peut se demander si la proposition subordonnée « qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire point les originaux » a une valeur explicative ou déterminative, ce qui change complètement le sens de la phrase : car si cette valeur est explicative, elle signifie que la peinture est vaine en tant que telle *parce qu'elle* attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire point les originaux ; alors que, si elle est déterminative, elle signifie que la peinture est vaine *lorsqu'elle* attire de cette manière l'admiration, et seulement dans ce cas, ce qui laisse ouverte la porte à une autre conception de la peinture, qui, au lieu de la condamner en bloc, ouvre la perspective d'un art soumis à un contrôle, voire à une censure, à laquelle est assignée la mission de vérifier qu'elle fait un bon usage de sa faculté illusionniste, en l'appliquant à de « bons » sujets, des sujets élevés dignes en eux-mêmes d'admiration, et non à des sujets bas qu'elle requalifie abusivement, comme la peinture de genre en fournit la désolante illustration. On notera que l'édition Brunschvicg des *Pensées* écrit la phrase de Pascal de la façon suivante : « Quelle vanité que la peinture, qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire point les originaux ! » (fragment 134), l'adjonction de la virgule marquant alors que la relative a une valeur explicative et non déterminative, ce qui, grâce à cette précision graphique supplémentaire, lève en principe l'ambiguïté. La grammaire transformationnelle de Harris, qui prend pour objet d'analyse des formations langagières paraphrastiques, met en évidence des phénomènes comparables : les deux phrases « Jean aime Marie » et « Marie est aimée de Jean » disent formellement la même chose, et il

est impensable que l'une des deux assertions puisse être déclarée vraie et l'autre fausse, ce qui n'est pas le cas des deux phrases « Jean aime Marie » et « Marie aime Jean », car il est tout à fait envisageable, le cas n'aurait rien de rare, que Jean puisse aimer Marie sans être aimé d'elle en retour ; et pourtant, tout en disant la même chose, elles ne veulent pas dire la même chose, du moins pas exactement, car leur rapprochement met en évidence le caractère dissymétrique de la relation amoureuse selon qu'elle est considérée en allant de Jean vers Marie comme le fait la construction active, ou de Marie vers Jean comme le fait la construction passive, ce qui, d'une certaine façon, change tout, ou du moins soulève la question de savoir si l'amour consiste avant tout, donc essentiellement, à aimer ou à être aimé, problème dont Platon s'est beaucoup préoccupé. La leçon de tout cela est que les constructions grammaticales, lorsqu'elles sont interrogées sur les effets de sens qu'elles produisent, interfèrent avec des considérations qui relèvent d'un autre ordre, comme par exemple la conception du rapport entre liberté divine et liberté humaine, le programme d'une politique artistique soumettant les productions de la peinture à une exigence de conformité et l'obligeant à traiter, hors de tout autre possibilité, des sujets convenables, ou encore la manière dont est conçue la relation amoureuse en tant que relation entre deux êtres que cette relation place, l'un en position active, et l'autre en position passive, ce qui a pour conséquence de différencier nettement leurs modes de comportements, considérations dont on voit mal que la grammaire suffise à leur donner un fondement solide. D'où on peut conclure que, du moins dans les cas évoqués par ces exemples, le fonctionnement de la langue, qui ne dépend pas que de règles mécaniques et dispose d'une neutralité seulement apparente, est parasité par des déterminations qui lui sont extérieures et dont le lieu d'origine reste à identifier.

Un saussurien de stricte obédience interviendrait dans cette discussion en soutenant que les ambiguïtés de sens qui viennent d'être évoquées ne relèvent pas de la langue proprement dite, mais renvoient à ce dont, précisément, le langage a dû être expurgé pour que la langue puisse être soumise à un traitement objectif, à savoir la parole d'un sujet, qui reste maître d'interpréter dans un sens ou dans un autre un énoncé rigoureusement construit, possibilité qui ne relève en aucun cas des compétences du linguiste. Pour savoir en toute certitude si les relatives « qui a franchi le Rubicon » ou « qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire point les originaux » ont une valeur explicative ou déterminative, problème que la linguistique permet de poser mais non de trancher, il faudrait pouvoir s'adresser à Leibniz en personne ou à Pascal en personne, qui seuls seraient en mesure de préciser ce que les phrases où ces constructions apparaissent veulent dire au juste, ce qui fait du même coup apparaître, sinon une distinction tranchée, du moins un décalage entre ce qu'elles disent et ce qu'elles veulent dire, comme dans le cas des formulations paraphrastiques étudiées par Harris. C'est exactement ce que signifie la distinction saussurienne entre langue et parole, dont dépend en dernière instance la constitution de la langue en objet de science : la langue, impersonnelle dans son principe, présente des formes invariantes soumise à des régularités directement repérables, sans discussion possible ; alors que la parole, qui présente un caractère personnel, introduit dans l'usage de la langue une marge de variation non objectivement contrôlable, dans la mesure où elle dépend de l'intervention de sujets parlants, éventuellement en proie à des émotions, ce qui donne lieu à des phénomènes relevant d'une autre approche que celle de la grammaire, comme par exemple celle fournie par la rhétorique. C'est la raison pour laquelle la linguistique n'a pas à tenir compte du décalage entre dire et vouloir dire, faute de quoi elle perdrait son caractère systématique, sa nécessité objective.

Alors, que faire de ce décalage dont la linguistique, en vue de se garantir contre toute intrusion étrangère, ne veut pas entendre parler, comment l'appréhender ? Peut-on en faire un objet d'étude à part entière ? On pourrait envisager à cette fin de s'adresser au logicien, qui,

lui, serait en mesure de débrouiller l'énigme qui vient d'être mise en évidence et que le linguiste a choisi délibérément d'ignorer. C'est ce que fait Michel Pêcheux dans le chapitre suivant des *Vérités de La Palice*, où il s'appuie sur les considérations développées par Frege au sujet de la distinction entre sens et dénotation à partir de l'exemple suivant : « Celui qui a découvert la forme elliptique des orbites planétaires est mort dans la misère. » Le sens de cette phrase est apparemment clair, encore qu'elle puisse être lue à plusieurs niveaux, comme une simple constatation de fait ou bien comme la dénonciation d'un scandale de droit, ce qui fait résonner en sourdine, en arrière de la phrase prononcée, cette autre phrase : « Quand on a fait une découverte scientifique aussi importante que celle de l'orbite elliptique des planètes, dont les conséquences intéressent l'humanité entière, on ne devrait pas être exposé à mourir dans la misère ! », énoncé connoté par une idéologie morale forte qui bien évidemment trouve ses fondements ailleurs que dans une grammaire ou dans une logique. Mais ce qui retient l'attention de Frege, c'est un tout autre problème, qui concerne le sujet « celui » à partir duquel la phrase donnée en exemple est construite, problème à propos duquel il développe une réflexion qui pourrait être rapprochée de celle que Foucault consacre par ailleurs à un tableau de Magritte, le peintre qui a construit la plupart de ses oeuvres autour de paradoxes logiques : il s'agit du célèbre tableau qui porte en inscription la phrase « ceci n'est pas une pipe », ce qui pose la question extrêmement troublante de savoir à quoi se rapporte le « ceci » de cette phrase, à la phrase elle-même, au tableau dans son ensemble dont elle constitue l'un des éléments, à l'image de la pipe visible dans sa partie supérieure, ou à l'objet pipe qui est représenté par cette image et est censé avoir une réalité indépendante de sa représentation ? De la même façon, en lisant la phrase analysée par Frege, on est amené se demander qui est le « celui » qui en constitue le sujet grammatical, et qu'il faut être en mesure d'identifier pour que le sens de la phrase soit véritablement complet et soit susceptible d'être validé. Et, bien sûr, la réponse fuse aussitôt : ce « celui », c'est Kepler, qui a effectivement fait la découverte en question et qui, comme le rapportent ses biographes, est aussi mort dans la misère ; et ici la construction relative en « qui » a manifestement une valeur déterminative, car Kepler aurait très bien pu, dans d'autres mondes que le meilleur des mondes possibles de Leibniz, ne pas découvrir l'orbite elliptique des planètes, et aurait très bien pu aussi ne pas mourir dans la misère. Mais, et c'est là que les choses se compliquent, est également concevable un monde dans lequel n'aurait existé aucun Kepler, entendons aucun homme de ce nom, que celui-ci ait ou non découvert la forme elliptique de la courbe parcourue par les planètes ou soit ou non mort dans la misère : or dans ce cas de figure, la phrase étudiée continuerait à avoir un sens, du moins une sorte de sens, même si celui-ci n'avait aucune assise dans la réalité, en l'absence d'un référent auquel le rapporter, ce qui ferait qu'il serait à un certain point de vue privé de sens, tout en en ayant un, qui cependant n'en est pas un, du moins pas tout à fait. Michel Pêcheux poursuit cette discussion en introduisant un autre exemple, formellement comparable au précédent :

« Faudrait-il alors déclarer absurde et dépourvue de tout sens une phrase comme : « Celui qui sauva le monde en mourant sur la croix n'a jamais existé », où le discours de l'athéisme militant nie, dans la « proposition totale », l'existence de celui-là même qu'il présuppose existant dans la subordonnée ? Ne faut-il pas plutôt considérer qu'il y a séparation, distance ou décalage dans la phrase entre ce qui est pensé avant, ailleurs, ou indépendamment, et ce qui contenu dans l'affirmation globale de la phrase ? » (*Les vérités de La Palice*, p. 88)

Bien sûr, pour que la phrase soit moins bancal, quant au sens sinon quant à la construction grammaticale, il serait loisible de préciser : « celui qui soi-disant sauva le monde en venant sur la croix n'a jamais existé » ; n'en resterait pas moins démontrée la possibilité de construire une phrase dont le sujet, qui en constitue le pivot, n'existe pas, ce qui, si on y réfléchit bien est énorme, puisque le « celui » de la phrase, ayant cessé de correspondre à quelque chose ou à quelqu'un, ne désigne rien, donc est empêché dans les faits de remplir sa

fonction de démonstratif, la formule « celui qui n'est pas » étant en toute rigueur privée de sens.

L'abîme creusé entre sens et dénotation, entre le sens global de l'énoncé et le sujet personnel existant ou ayant existé auquel il est indispensable de pouvoir l'arrimer pour qu'il veuille réellement dire quelque chose, est tel que dans certains cas on soit amené à ne pouvoir choisir entre accorder une signification à une phrase ou ne voir en elle qu'une simple absurdité, ce que rend directement manifeste le fait que la langue fait place, à côté de noms communs qui se réfèrent à des abstractions auxquelles il est toujours possible d'accorder une réalité en pensée, à des noms propres, qui ne tirent leur valeur que de pouvoir être référés à des supports existant concrètement hors de la pensée, à moins de former l'hypothèse d'un monde qui n'ait de réalité qu'en pensée, un monde de part en part logique, comme le monde intelligible de Platon, dans lequel la distinction entre sens et dénotation n'aurait plus lieu d'être, hypothèse ou utopie qui se tient vraisemblablement à l'arrière-plan de la démarche du logicien : celui-ci voudrait pouvoir tout clarifier et désespère de ne pouvoir le faire. Et au fond, cette discussion n'est pas sans rapport avec celle qui a été soulevée à propos du paradoxe d'Epiménide : dans l'énoncé « Je mens », qui est au juste le « je » qui donne son sujet à l'énoncé, est-ce celui qui énonce la phrase, ce qui du même coup en rendrait douteuse la valeur affirmative ? Plus généralement, que fait-on quand on dit « Je » ? Quelle est la nature et quels sont les fondements de l'identification à laquelle il est par là procédé ? La question du sens est, on le voit par là, directement articulée à celle du sujet, ce qui conduit à s'interroger sur la nature de leur relation.

Le problème soulevé au départ reste donc entier, et c'est lui que Michel Pêcheux propose de reprendre à la lumière de la notion de discours. Comme nous l'avons vu, le linguiste saussurien pose une dichotomie tranchée entre l'impersonnalité de la langue et le caractère personnel de la parole, à laquelle il impute les variations de sens susceptibles d'être repérées sur le plan de la pratique communicationnelle du langage, qui dépend non de la logique propre de la langue mais des relations des individus entre eux : et cette dichotomie renvoie à des critères en dernière instance philosophiques, comme c'est le cas lorsque sont opposées nécessité et contingence, analyse et synthèse, essence et existence, distinctions sans lesquelles la discussion grammaticale au sujet des constructions par relatives explicatives ou déterminatives ne pourrait avoir lieu, ce qui prouve que le linguiste, à son insu, et quoi qu'il en dise, est encore à certains égards davantage philosophe que savant. Or ces dichotomies philosophiques, dont Platon avait fait l'instrument privilégié de l'analyse dialectique de la réalité, n'ont de valeur ou ne remplissent leur rôle que si est écartée la possibilité de troisièmes termes venant en altérer la symétrie, ce qui du même coup, si cette possibilité est au contraire admise, interdit de procéder à des raisonnements binaires procédant par couples d'opposés, dont Hegel dirait qu'ils relèvent d'une logique négative de l'essence et n'accèdent pas encore à la logique spéculative du concept. D'où cette interrogation : entre le personnel de la parole et l'impersonnel de la langue n'est-il pas possible d'interposer une troisième entité qui ne serait ni universelle ni individuelle, et qui relèverait de ce que Michel Pêcheux propose d'approcher sous l'appellation de « discours » ? Attention ! Il ne s'agit pas dans son esprit d'ajouter par là aux catégories du « je », support de la parole, et du « on », plan neutralisé d'étalement de la langue, une troisième catégorie qui serait celle d'un « nous » collectif, celui-ci constituant lui-même un autre sujet, une autre personne, la société « en personne », qui se tiendrait à la source de tout ce qui se dit et peut se dire et en serait le véritable énonciateur, ce qui reviendrait à déplacer le point d'application de la notion de parole en la considérant en tant que parole collective, baptisée « discours », et non seulement en tant que parole individuelle sans en modifier le principe sur le fond, principe qui consiste dans le fait qu'elle est parole d'un sujet. Car le bénéfice que Michel Pêcheux escompte de l'introduction de la notion de discours, qui vient perturber le face à face entre langue et parole dont se satisfait le

linguiste-philosophe, c'est précisément de parvenir, par son intermédiaire, à cerner la possibilité d'un discours sans sujet, d'un discours dont l'initiative et la responsabilité ne puissent être imputées à un sujet, mais auquel reviennent, à l'inverse, l'initiative et la responsabilité, ces mots ayant alors perdu leur sens propre, d'imputer quoi que ce soit à un sujet, et en tout premier lieu de procéder à une identification de sujet, dans le cadre installé par la mise en place d'un dispositif discursif conditionnant la production de l'effet-sujet, au sens où Althusser a théorisé l'interpellation idéologique de l'individu en sujet.

(à suivre)

©Pierre Macherey